

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

REVUE IVOIRIENNE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES



Volume XIII - Numéro 23 Juin 2022 ISSN : 2313-7908

N° DÉPÔT LÉGAL 13196 du 16 Septembre 2016

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines

Directeur de Publication : Prof. Grégoire TRAORÉ

Boîte postale : 01 BP V18 ABIDJAN 01

Tél : (+225) 01 03 01 08 85

(+225) 01 03 47 11 75

(+225) 01 01 83 41 83

E-mail : administration@perspectivesphilosophiques.net

Site internet : <https://www.perspectivesphilosophiques.net>

ISSN : 2313-7908

N° DÉPÔT LÉGAL 13196 du 16 Septembre 2016

ADMINISTRATION DE LA REVUE PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Directeur de publication : **Prof. Grégoire TRAORÉ**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef : **Prof. N'dri Marcel KOUASSI**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef Adjoint : **Dr Éric Inespéré KOFFI**, Maître de Conférences

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Prof. Aka Landry KOMÉANAN, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Antoine KOUAKOU, Professeur des Universités, Métaphysique et Éthique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA.
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. David Musa SORO, Professeur des Universités, Philosophie ancienne, Université Alassane OUATTARA
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Jean Gobert TANO, Professeur des Universités, Métaphysique et Théologie, Université Alassane OUATTARA
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. N'Dri Marcel KOUASSI, Professeur des Universités, Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Donissongui SORO, Professeur des Universités, Philosophie antique, Philosophie de l'éducation Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE LECTURE

Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Nicolas Kolotioloma YEO, Professeur des Universités, Philosophie antique, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE RÉDACTION

Secrétaire de rédaction : **Dr Kouassi Honoré ELLA**, Maître de Conférences
Trésorier : **Dr Kouadio Victorien EKPO**, Maître de Conférences
Responsable de la diffusion : **Dr Faloukou DOSSO**, Maître de Conférences
Dr Kouassi Marcellin AGBRA, Maître de Conférences
Dr Alexis Koffi KOFFI, Maître de Conférences
Dr Chantal PALÉ-KOUTOUAN, Maître-assistant
Dr Amed Karamoko SANOGO, Maître de Conférences

SOMMAIRE

1. L'être et l'inquiétude essentielle chez Martin HEIDEGGER Pascal Dieudonné ROY-EMA.....	1
2. Les Lumières entre lueurs et ombres 1. Alain Casimir ZONGO 2. Blaise NIKIEMA.....	15
3. La falsifiabilité et le problème de la vérité scientifique chez Popper 1. Offo Élisée KADIO 2. David Koffi KOUAKOU.....	41
4. John RAWLS et les limites de la théorie de la justice Mah Hortense KARABOILY.....	57
5. La crise des figures de l'art Ibrahim KONÉ.....	79
6. La vérité médiatique à l'épreuve du doute cartésien Lolo Dérock SERY.....	101
7. La géo-ingénierie du climat : du désir sécuritaire aux paradoxes éthiques Sionfoungon Kassoum COULIBALY.....	117
8. Enseignement des équations en classe de 5^{ème} au Burkina Faso : méthode intuitive versus méthode formelle 1. Kirsi Jean-Pierre DOUAMBA 2. Sekhna SYLLA	135

LIGNE ÉDITORIALE

L'univers de la recherche ne trouve sa sève nourricière que par l'existence de revues universitaires et scientifiques animées ou alimentées, en général, par les Enseignants-Chercheurs. Le Département de Philosophie de l'Université de Bouaké, conscient de l'exigence de productions scientifiques par lesquelles tout universitaire correspond et répond à l'appel de la pensée, vient corroborer cette évidence avec l'avènement de *Perspectives Philosophiques*. En ce sens, *Perspectives Philosophiques* n'est ni une revue de plus ni une revue en plus dans l'univers des revues universitaires.

Dans le vaste champ des revues en effet, il n'est pas besoin de faire remarquer que chacune d'elles, à partir de son orientation, « cultive » des aspects précis du divers phénoménal conçu comme ensemble de problèmes dont ladite revue a pour tâche essentielle de débattre. Ce faire particulier proposé en constitue la spécificité. Aussi, *Perspectives Philosophiques*, en son lieu de surgissement comme « autre », envisagée dans le monde en sa totalité, ne se justifie-t-elle pas par le souci d'axer la recherche sur la philosophie pour l'élargir aux sciences humaines ?

Comme le suggère son logo, *perspectives philosophiques* met en relief la posture du penseur ayant les mains croisées, et devant faire face à une préoccupation d'ordre géographique, historique, linguistique, littéraire, philosophique, psychologique, sociologique, etc.

Ces préoccupations si nombreuses, symbolisées par une kyrielle de ramifications s'enchevêtrant les unes les autres, montrent ostensiblement l'effectivité d'une interdisciplinarité, d'un décroisement des espaces du savoir, gage d'un progrès certain. Ce décroisement qui s'inscrit dans une dynamique infinitiste, est marqué par l'ouverture vers un horizon dégagé, clairsemé, vers une perspective comprise non seulement comme capacité du penseur à aborder, sous plusieurs angles, la complexité des questions, des

préoccupations à analyser objectivement, mais aussi comme probables horizons dans la quête effrénée de la vérité qui se dit faussement au singulier parce que réellement plurielle.

Perspectives Philosophiques est une revue du Département de philosophie de l'Université de Bouaké. Revue numérique en français et en anglais, *Perspectives Philosophiques* est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie et en sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international, proposant études et débats philosophiques, se veut par ailleurs, lieu de recherche pour une approche transdisciplinaire, de croisements d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières. Autrement dit, elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces gnoséologiques et cognitifs en posant des passerelles entre différentes régionalités du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues. La revue publie différents articles, essais, comptes rendus de lecture, textes de référence originaux et inédits.

Le comité de rédaction

LES LUMIÈRES ENTRE LUEURS ET OMBRES

1. Alain Casimir ZONGO

Université Norbert ZONGO (Burkina Faso)
zoopi1369@yahoo.fr

2. Blaise NIKIEMA

École Normale Supérieure (Burkina Faso)
blaisenikiema@yahoo.fr

Résumé :

Les Lumières sont un mouvement intellectuel aux conséquences philosophiques, scientifiques et politiques immenses pour la société moderne. Elles sont aussi un élément fondateur pour la vie des hommes contemporains et les valeurs qui la structurent. La présente réflexion analyse des idées majeures de cette période et des affirmations à propos de l'idéal grandiose d'émancipation de l'homme et de la société dont elle fut porteuse. Nous y expliquons que les Lumières, projet de désillusionnement du monde, ont représenté une confiance en la raison, un enthousiasme pour la connaissance, qu'elles se sont dressées contre les préjugés et l'obscurantisme religieux, qu'elles ont été un élan vers l'excellence humaine. Mais elles ont été aussi traversées d'ombres et d'omissions, relatives notamment à la tolérance intellectuelle et à l'unité génétique de l'espèce humaine, à l'infériorisation ontologique et intellectuelle des Nègres et des femmes. Loin des étiquettes très convenantes et des stéréotypes idylliques, une herméneutique des Lumières nous donne un tableau plus contrasté, moins enchanteur.

Mots-clés : Humanisme, Lumières, Métaphore, Raison, Révolution, Science, Sous-homme.

Abstract :

The Enlightenment constitutes an intellectual movement with immense philosophical, scientific and political consequences for modern society. It is also a founding element for the life of contemporary men and the values that structure it. This reflection analyzes some major ideas of this period and some assertions about the grandiose ideal of the emancipation of Man and the society of which she was a carrier. We are explaining in the reflection that the

Enlightenment, world disillusionment project, represented a confidence in reason, an enthusiasm for knowledge that they stood up against prejudice and religious obscurantism, that they were an impetus towards human excellence. But they were also traversed by shadows and omissions, especially related to intellectual tolerance and to the genetic unity of human species, to the ontological and intellectual inferiorization of niggers and women. Far from the very good labels and idyllic stereotypes, an hermeneutics of Enlightenment gives us a more contrasting picture, less enchanting.

Keywords : Humanism, the Enlightenment, Metaphor, Reason, Revolution, Science, Subhuman..

Introduction

Les Lumières ont constitué un objet privilégié de réflexion pour de nombreux penseurs modernes et postmodernes qui ont voulu en déterminer la nature, la valeur et la portée pour les hommes et les sociétés. La richesse et la complexité du programme des Lumières, la diversité des approches et des influences qu'elles sont supposées avoir exercé dans la quête de la connaissance, dans la rationalisation de la vie éthique et politique invitent à ne pas se satisfaire des représentations courantes, dont certaines sont pourtant solidement ancrées dans les esprits et les imaginaires. Nous voulons dans la présente réflexion nous interroger sur les contours et le sens véritable de ce que l'on a nommé Lumières. Qu'ont-elles eu d'éclairant à dire aux hommes et de radicalement innovant à leur apporter ? Le siècle qui leur est lié a-t-il été « pénétré de la foi en l'unité et l'immutabilité de la raison » comme le souligne J.-L. Dumas (1990, p. 301) ? Ernst Cassirer (1966, p. 41) dit de ce siècle qu'il a été le « point de rencontre et le centre d'expansion » de la raison, « l'expression de tous ses désirs, de tous ses efforts, de son vouloir et de ses réalisations » et que « la raison est une et identique pour tout sujet pensant, pour toute nation, toute époque, toute culture ». Mais la vision idyllique et jubilatoire de la saine raison, symbole d'une grandeur de l'esprit, que l'on prête très souvent à cette période n'est-elle pas surfaite ? La confiance en l'autorité suprême de la raison n'a-t-elle pas été ternie par des formes de passion et d'obscurantisme contraires au programme d'enluminement ? Quelle lecture conviendrait-il de faire des

Lumières au regard de leur caractère ambivalent ? Dans les lignes qui suivent, nous clarifions d'abord le concept de Lumières (1), puis nous analysons l'optimisme rationaliste et anthropologique dont ce mouvement et cette période sont porteurs (2). Nous terminons notre réflexion en interrogeant des aspects de certaines doctrines, postures et considérations de philosophes des Lumières dans le but de nuancer la vision idyllique d'un humanisme intégral et universel qui règne à propos de cette époque (3).

1. Les Lumières : des occurrences mythiques, métaphoriques et symboliques au concept philosophique

Les Lumières sont un phénomène culturel, intellectuel, artistique et politique de la période moderne auquel on accorde souvent une stature comparable à celle de l'âge d'or d'Athènes. Il n'est pas si aisé de définir le terme Lumières. Pour en donner une clarification, il nous semble nécessaire de partir des différentes occurrences liées aux mythes, d'analyser les symboles et les métaphores qui lui sont reliés avant de clarifier le concept d'un point de vue philosophique.

1.1. Mythes, métaphores et symboles autour du concept de Lumières

« Les mythes sont des récits imaginaires qui racontent les origines, espérant vaincre notre ignorance des commencements » (H. Soumet, 2020, p. 64-65). S'ils embrument très souvent la raison, dans leur usage philosophique, ils invitent à la réflexion, à la découverte de réalités profondes, derrière le nuage d'illusions ou d'images fantaisistes. Une métaphore est une « opération de transfert » à travers laquelle apparaît « la virtualité d'une association d'idées » (Giulia Sissa, 2000, p. 10). Elle renvoie aussi à un signe dans lequel un rapport de correspondance, de ressemblance ou d'affinité lie de manière très suggestive le signifiant et le signifié. Dans la philosophie antique, plus précisément chez les anciens stoïciens, la philosophie est comparée à un jardin bien entretenu, entouré par une haie (logique), le sol et les arbres (la physique) constituent le substrat sur lequel croissent les fruits (l'éthique). La colombe est une métaphore de la paix chez Kant. Chez Hegel, la taupe, dans sa cécité, figure l'esprit dans son cheminement souterrain qui, dans l'obscurité et la patience, travaille à sortir à la lumière. Quant au symbole, il se rattache,

d'un point de vue sémantique, à l'étymon grec *sumballein* qui veut dire jeter ensemble, réunir, joindre, mettre en contact. Le mot *symbolon* qui en dérive est un objet qu'on jette avec un autre, une moitié d'objet réunie à l'autre. Il s'agissait d'un signe de reconnaissance dont se servaient les Grecs pour se faire accepter, par exemple, dans des familles étrangères, où le maître de maison sollicité avait l'autre moitié de l'objet. Le symbole est un médiateur sémantique, un effort de déchiffrement de la réalité. Ainsi, le navire symbolise l'immortalité dans les monuments funéraires païens, grecs ou romains et l'Arche de Noé figure le salut dans le judéo-christianisme.

Le concept de Lumières renvoie à divers mythes, métaphores et symboles dont l'analyse nous semble essentielle. Cette notion évoque au premier abord l'imagerie solaire, notamment ce que l'on nomme couramment *Sol invictus*, à savoir Soleil invaincu, divinité solaire qui est en lien avec les dieux Apollon et Mithra. Le premier, appelé aussi *Phoebos* à savoir le Brillant, est le dieu grec de la guérison, de la prédiction, de la musique, de la lumière. Symbole de la clarté solaire, il est celui qui, de l'avis de Socrate commenté par G. Sissa (2000, p. 73), lui imposa d'accoucher les fils des Athéniens, de prêter ses soins à la psyché des autres. Il est le témoin de sa vie philosophique et « l'inspirateur de sa mission pédagogique ». Non seulement Apollon est le dieu de la lumière, mais son intermédiaire dans le temple porte aussi ce nom : « L'âme de la prêtresse d'Apollon à Delphes est une surface réfléchissante : la pensée du dieu la frappe comme un rayon de lumière et rebondit aux oreilles des hommes grâce à la parole » (G. Sissa, 2006, pp. 110-111). Le second est une divinité perse, indo-iranienne, messenger du soleil. Autour du jour de naissance du Soleil invaincu (*dies natalis Solis invicti*) est célébrée une fête romaine, sur laquelle les premiers chrétiens ont greffé la naissance du Christ. Le 25 décembre, date du solstice d'hiver et fête du Soleil invaincu, devient celle de la naissance de Jésus-Christ.

Dans la mythologie orientale Mithra est un personnage associé à la lumière. Il serait sorti d'un rocher, portant un bonnet phrygien. Les ténèbres s'écartaient et se dissipaient devant lui car il tenait un couteau dans une main et un flambeau dans l'autre. Les Lumières, dans cette première occurrence, invoquent

les cultes du soleil ou de la lumière. Le soleil renvoie aussi à la sphère des mystères et de l'occultisme, notamment au rite maçonnique ¹ de la transmission de la lumière aux initiés. Selon J.-J. Gabut (2011, p. 16), la vraie « maçonnerie » poursuit pour but de « faire que la Lumière soit, qu'elle illumine la vie des hommes ! ». Le rite maçonnique voudrait éclairer ses membres, les aider à se parfaire et à atteindre les dimensions les plus ultimes de la conscience. La symbolique de la lumière tient aussi à l'idée que cette dernière naît à l'Orient et que le berceau de la franc-maçonnerie se trouve là. L'ambiance libérale des Lumières permettra une forte diffusion de la franc-maçonnerie. Les loges maçonniques et d'autres traditions hermétiques étaient très actives pendant le siècle des Lumières. Des penseurs des 17^{ème} et 18^{ème} siècles tels que Francis Bacon, René Descartes, Gottfried Wilhelm Leibniz, ont été souvent considérés comme des membres de ces organisations mystiques et secrètes.

La lumière dans la philosophie traduit la possibilité pour l'homme d'avancer vers la vérité par l'initiation et l'apprentissage pour révéler la vertu personnelle liée à ses actes et ses pensées. Ce dernier aspect, lié à l'étude et à la réflexion, est présent chez Platon dans « l'Allégorie de la caverne », au livre VII de *La République*. Dans ce texte, le feu ou le soleil éclaire le monde des Idées. Cette lumière est l'autre des ténèbres de la caverne dont la paroi ne peut que refléter des ombres. La métaphore de la lumière est aussi fort remarquable dans l'utopie politique de Tommaso Campanella. Ce philosophe italien du 16^{ème} siècle qui a vécu en exil à Paris est favorable à un État-Soleil, qu'il nomme Cité-Soleil. Cet État idéal a à son sommet un souverain éclairé, à l'image du roi français Louis XIV, que l'on appelait du reste « Roi-Soleil ». La Cité-Soleil est une cité parfaite sous la direction d'un prêtre. La science et la religion y assurent aux hommes une existence épanouie dans une sorte de communauté des biens.

¹ L'ésotérisme ou l'hermétisme d'une manière générale, le rosicrucisme et la maçonnerie de manière particulière, était très actif au 17^{ème} et 18^{ème} siècles dans les sociétés en Europe et dans les colonies américaines. On pourrait lire, à titre illustratif, les œuvres d'Alain Pascal *La trahison des initiés : la franc-maçonnerie, du combat à la guerre de religion* (2013), *Le siècle des Rose-croix* (2018).

Il ne serait cependant pas superflu de lier la métaphore de la lumière au feu dans le mythe du *Protagoras*. En vue de rendre justice à l'homme oublié par le partage de l'imprudent ou celui qui réfléchit après coup, à savoir Epiméthée², Prométhée, le prévoyant, le prudent dérobe le feu sacré dans le palais des dieux de l'Olympe pour lui en faire don. Le feu symbolise les arts utiles ou la connaissance. Ce partage selon l'intelligence du mythe attribue la raison, le feu du logos, à l'homme. L'allégorie du feu illustre bien le projet de diffusion de la connaissance des Lumières. Le feu se propage, se multiplie quand on le divise, à la manière de la flamme d'un lumignon. Le feu peut allumer d'autres chandelles sans diminuer la flamme de la première. Cela est à n'en point douter un symbole de la pensée élargie, comme le souhaite Kant. La raison, parcelle divine en l'homme qui n'a pas la sagesse des dieux, est un moyen de survie mais elle porte en même temps une possibilité de démesure, de destruction des hommes et de la nature, à l'instar du feu.

On ne saurait clore cette brève enquête sans évoquer l'idée de *lumen naturae* c'est-à-dire de lumière naturelle et le mythe solaire de la Révolution. L'idée de lumière naturelle se pose en s'opposant à la lumière surnaturelle, illumination qu'apporte aux hommes l'esprit divin. R. Descartes (1970) définit la raison comme une lumière naturelle qui prend force de loi radieuse et qui doit chasser les ténèbres des préjugés ou de l'ignorance. J. Starobinski (1979, p. 31), à propos de la Révolution française, écrit que les métaphores de « la lumière victorieuse des ténèbres », celle de « la vie renaissant au sein de la mort » ou encore celle de « l'irruption du jour » face à l'ordre ancien comparé à « une nuée obscure », à « un fléau cosmique » sont des images apolliniennes qui s'imposent aux approches de 1789. On attendait les rayons du soleil après une longue nuit. En renversant la citadelle de l'arbitraire, les Français avaient le sentiment de se réconcilier « dans la transparence de la bienveillance universelle » et surtout de donner au monde « un foyer de lumière, un centre solaire » (J. Starobinski, 1979, p. 33). Des occurrences mythiques, métaphoriques et symboliques nous passons de la lumière aux Lumières au niveau philosophique.

² Épiméthée signifie dans la langue grecque le non-avisé, le niais, celui qui réfléchit après, après coup. Prométhée est celui qui pense en avant, qui fait preuve de prudence.

1.2. De la lumière aux Lumières en philosophie

L'un des fondateurs des Lumières comme mouvement philosophique est Christian Thomasius (1655-1728), défenseur intrépide de la liberté de pensée et d'expression, de la séparation de l'Église et de l'État. S'opposant aux lois contre l'hérésie et contre la sorcellerie, il fait de l'imposition de la tolérance une obligation de l'État auprès des citoyens intolérants. Mais il n'y a certainement pas meilleure entrée pour bien cerner l'esprit des Lumières que le philosophe Emmanuel Kant. Répondant à la question de la nature des Lumières posée par la *Berlinische Monatsschrift*, il écrivit le célèbre opuscule « Qu'est-ce que les Lumières ? ». La réponse de Kant est d'une tonalité ferme :

Les Lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son entendement sans la conduite d'un autre. On est soi-même responsable de cet état de tutelle quand la cause tient non pas à une insuffisance de l'entendement mais à une insuffisance de la résolution et du courage de s'en servir sans la conduite d'un autre. *Sapere aude !* Aie le courage de te servir de ton propre entendement.

L'inflexion du texte rappelle des penseurs comme Platon, Horace, Étienne La Boétie, René Descartes. La Boétie, dans son essai *De la servitude volontaire*, appelait l'homme à s'assumer, à assumer sa place de sujet pensant en faisant résolument usage de sa raison. Tout homme possède la raison comme énergie, volonté de lucidité et expression de son vouloir. Ne pas s'en servir est une décision qui l'infantilise, qui le place en situation d'infra-humanité. Penser est un impératif, faire usage de sa raison un devoir. Penser, c'est s'affranchir de la laisse des tuteurs, refuser le sort du bétail qu'on a rendu « bien sot » et « paisible ». Selon Kant, aucune procuration n'est possible en matière de pensée. Si on peut demander à des tiers de faire pour nous certaines choses, leur demander de penser pour nous est impossible.

On attribue souvent la paternité de la devise des Lumières, « Aude sapere », à Kant. Il y a là une méprise car elle est extraite d'Épîtres du poète romain Horace (1934, I, 2, 40) : Commencer un travail, c'est l'avoir moitié fait / Ose être sage, allons ! De bien vivre, en effet / Celui qui follement de jour en jour diffère / Ressemble à ce paysan qui, près d'un fleuve, espère / De le voir écoulé. Mais l'onde suit son cours / Par la pente entraînée, et s'écoulera toujours.

À travers ces mots, Horace exhorte un jeune homme, Lollius, à la sagesse en lui recommandant de ne pas procrastiner, de ne pas différer ce qui peut être accompli. Pierre Gassendi (2020) emprunte la formule au poète romain pour en faire la devise de sa vie intellectuelle. « *Aude sapere* » fut aussi la devise des *Aletophilien*, la société des Alétophiles. Ces « Amis de la vérité », sorte de cercle savant secret fondé en 1736, se donnait pour mission de propager la philosophie de Leibniz et de Wolff. De quel auteur Kant tient-il la formule ? Il n'est point aisé de répondre à cette question car le philosophe lui-même n'en fait pas cas³. On peut percevoir en outre dans le texte un accent cartésien. René Descartes, qu'Ernst Cassirer (1966, p. 177) commente, avait souligné que l'erreur provient d'une défaillance du jugement et que l'entendement est responsable de cette insuffisance. En effet, l'entendement s'abandonne souvent à l'impulsion des sens ou volontairement à l'imagination ou s'en abstient quand il se hâte dans le jugement : « C'est à la volonté qu'il revient de diriger le cours de la connaissance et la volonté possède le moyen de se garder de tout faux pas en retenant constamment cette règle universelle et absolue de jamais prononcer de jugement qu'en se fondant sur des idées claires et distinctes ».

Nous pouvons lire enfin à travers le passage kantien l'idée platonicienne de la nécessité pour l'homme de s'abstraire des ténèbres de la caverne. Le monde cavernaire est comparable à la minorité, et s'en affranchir est assimilable à la lumière de la maturité intellectuelle et éthique. L'homme dans la caverne, incapable de distinguer les ombres de la réalité, est comparable au mineur kantien : « Il est donc difficile pour l'individu de s'arracher à la minorité, qui est presque devenue pour lui un état naturel. Il y a même pris goût » (E. Kant, 2006, p. 13). Les prétendus bienveillants tuteurs, qui « tiennent enfermés les paisibles créatures » qu'ils ont converties en enfants. Kant voudrait que les

³ Kant ne cite pas toujours ses sources. Mais on sait qu'il a eu un contact précoce et soutenu avec la littérature latine et sans doute avec Horace qu'il cite du reste dans *Traité de pédagogie* : « *Vir propositi tenax* » (*Un homme ferme dans ses desseins*, p. 54) ; « *Multa tulit fecitque puer, sudavit et alsit* » (*L'enfant a beaucoup supporté et peiné. Il a sué et il a souffert du froid*, p. 57). On suppose aussi qu'à travers sa large connaissance de l'histoire de la philosophie il peut avoir lu cette formule chez Pierre Gassendi. Les « Amis de la vérité » étaient très actifs et sans en avoir été un membre, Kant peut avoir eu connaissance de leur devise et l'avoir jugée très appropriée pour décrire l'idéal des Lumières.

hommes se débarrassent des sophistes et des tyrans dont Platon critique le pragmatisme immoral et les vices. Les uns, tels des marchands de bonheur, fascinaient, subjuguèrent leurs interlocuteurs, en faisant peu cas de la vérité et de la vertu. Brillants, superbes aux yeux de nombreux Athéniens auprès de qui ils testaient leur pouvoir de persuasion, ils apparaissaient très inquiétants pour Socrate et Platon. Les autres après avoir séduit le peuple en lui donnant en pâture des paroles pour le contenter, profitent de la naïveté et de la peur de ceux qu'ils ont muselés, enfermés et à qui ils interdisent subtilement de faire un pas hors de parc ou de la « voiture d'enfant ». Dans *Critique de la faculté de juger*, Kant énonce trois maximes du sens commun : le « penser par soi-même », le « penser en se mettant à la place de tout autre » et le « penser en accord avec soi-même » qui poursuivent dans le fond une véritable réforme de la pensée. Sans elle, les hommes, privés de pensée, se repaîtront vite de nouveaux préjugés. Le sens commun est ainsi une volonté d'autonomie, d'affirmation de soi et de sa responsabilité. Il est aussi une sorte de sens de la communauté, ce que l'on peut appeler dans la langue allemande *Mitmenschen*, c'est-à-dire l'être avec les hommes, le sens de l'humanité.

Le désir légitime de compréhension de la nature, de la nature de l'homme et de ses pouvoirs va conduire les hommes hors de l'enclos. Il découvre, en effet, que la liberté est l'essence de l'homme et subséquemment une boussole de l'acte moral et de l'action politique. L'idée kantienne d'une maturation intellectuelle et éthique de l'homme est liée à sa vision anthropologique. La destination de l'homme et les caractères de son perfectionnement y sont analysés :

L'homme est destiné par sa raison à former une société avec les autres et dans cette société à se cultiver, à se civiliser et à se moraliser par l'art et par les sciences ; aussi fort que soit son penchant animal à s'abandonner passivement aux attraits du confort et du bien-être, qu'il appelle félicité, sa raison le destine au contraire à se rendre digne de l'humanité dans l'actif combat contre les obstacles qu'oppose la grossièreté de sa nature. (E. Kant, 2011, p. 265).

Au terme de cette enquête sémantique et historique sur les Lumières, nous retenons qu'être des Lumières, c'est affirmer une grande confiance en la raison au moyen de laquelle on s'oppose aux « ténèbres actives » (R. Brague, 2016, p. 186), se libère des préjugés, des superstitions, du dogmatisme. C'est au regard de la volonté de ce mouvement de s'affranchir des fausses représentations de

l'univers et du monde social que Theodor W. Adorno et Max Horkheimer y voient un programme de désenchantement, de désillusionnement du monde, de conquête humaniste. Dans le moment suivant nous traitons des avancées scientifiques et politiques au cours des Lumières.

2. Les Lumières, symbole de rationalité et d'humanisme

Le siècle des Lumières, siècle par excellence de la philosophie, a été celui de l'exaltation de la raison accompagné d'une volonté d'extension de la science, de la maîtrise de la nature et du changement social et politique.

2.1. Progrès des sciences et volonté de maîtrise de la nature

Le siècle des Lumières a été une période de grands débats scientifiques. La Renaissance et le 17^{ème} siècle ont favorisé l'abandon du géocentrisme, une foi en la perception, un intérêt croissant pour le livre de la nature et pour l'expérience. La nature est alors démythifiée en vue de pouvoir être connue et maîtrisée par les hommes. Francis Bacon fait de la connaissance le moyen pour l'homme d'affirmer son pouvoir sur la nature. Dans *Novum organum* (1986, p. 101), il précisait que « l'homme, ministre et interprète de la nature, n'étend ses actions et ses connaissances qu'à mesure de ses observations, par les choses ou par l'esprit, sur l'ordre de la nature ». René Descartes (1970, p. 129) en quête d'une science positive, une connaissance qui rende l'homme « comme maître et possesseur de la nature », dépouille la nature des qualités occultes et surnaturelles qu'on lui prêtait dans certaines conceptions.

Au 18^{ème} siècle, la conviction qu'il est bon de dire toute la vérité à tout le monde a conduit à rompre avec une tradition d'égoïsme du savoir et de refus de communiquer les pensées les plus profondes au commun des mortels. C'est dans cette perspective que D. Diderot (1964, p. 216) avait lancé le slogan : « Hâtons-nous de rendre la philosophie populaire ! ». Isaac Newton a rendu possible une rupture avec l'ancienne cosmologie, une rupture entre le monde clos et l'univers infini. Il symbolise le triomphe de la science moderne contre les pesanteurs de la tradition et des préjugés. Auteur de *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, on lui doit la découverte de lois sur le mouvement, la

loi de la gravitation, la théorie du calcul infinitésimal. Il appréhendait la physique comme un élément de la philosophie naturelle et il souscrivait à l'idée d'un Dieu créateur immanent, « Seigneur » de l'univers et organisateur du système du monde. Ce Dieu parfait, éternel et infini, est maître de tout ce qui est. Newton se donnait la mission de « serviteur » de Dieu, ayant pour devoir de rechercher la vérité dans la nature. La place de Newton dans l'élaboration des principes de la connaissance est d'une telle éminence qu'Alexander Pope lui a dédié l'épithète suivante : « Nature and nature's laws lay hid in night. God said : « Let Newton be ». And all was light »⁴. Au moyen de lois universelles, Newton a voulu démocratiser le savoir sur la nature en insistant sur le principe de publicité des travaux scientifiques.

À travers l'*Encyclopédie*, œuvre de « pandidactisme », volonté de « tout embrasser et de rendre visibles toutes les sciences » (Christophe Martin, 2017, p. 57), la raison critique « a désormais licence de s'étendre à tous les domaines du savoir » et « nul territoire ne saurait lui être interdit ». Son ambition est de coiffer la théologie par la philosophie. Elle est le signe d'un rationalisme conquérant qui veut examiner tout de manière soignée et profonde.

Au cours du siècle des Lumières, certains hommes de science rejettent les explications théologiques au sujet des phénomènes naturels et quêtent le sens des choses dans le monde ou la nature. Dans le domaine du vivant, Erasmus Darwin, grand-père de Charles Darwin, a émis la thèse de la transformation des espèces, s'opposant sur la question de la création aux idées professées par l'Église. Un événement comme le tremblement de terre de Lisbonne va contribuer à renforcer la conviction en la nécessité d'une explication laïcisée des phénomènes. Cette tragédie, qui n'a d'égale pour certains esprits que celles qui frappèrent Herculaneum en 63 et Pompéi en 79, s'est produite le 1^{er} novembre 1755, jour de la Toussaint, au moment où de nombreux hommes prenaient part à des offices dans les églises. Le tremblement de terre a détruit près de dix-huit milles édifices, une centaine d'églises et de monastères et causé la mort

⁴ Ce passage de Pope que reprend Ernst Cassirer (1966, p. 75) pourrait être traduit ainsi : « La nature et les lois de la nature restaient cachées dans l'obscurité. Dieu dit : « Que Newton soit ! » Et tout devint clair ».

d'environ soixante mille hommes. Il a amené certains penseurs à s'interroger sur les attributs classiques de Dieu que sont l'omniscience, l'omnipotence et l'omnibienveillance. Comment concilier l'omniscience de Dieu, sa toute-puissance et sa bonté avec le tremblement de terre et toutes ses conséquences désastreuses ? Si Dieu est omniscient, omnipotent et omnibienveillant, pourquoi n'a-t-il pas vu venir cet événement effroyable ? Pourquoi ne s'y est-il pas opposé ? Pourquoi l'a-t-il voulu ? Pour Voltaire, ce tremblement de terre est la preuve d'une contradiction entre deux affirmations de Leibniz : celle que Dieu est un Être d'une « sagesse suprême jointe à une bonté qui n'est pas moins infinie qu'elle » et celle qu'il n'a pas « pu manquer de choisir le meilleur » pour les hommes. Pour Kant le tremblement de terre n'est ni une vengeance, ni une punition de Dieu. En newtonien il y voit un processus naturel, l'effet de causes physiques et mécaniques. La nature a ses lois et les connaître permet de s'y conformer, de se prémunir de ses débordements désagréables ou tout au moins d'en avoir conscience. Dans le cas des tremblements de terre, une connaissance rigoureuse de leurs causes et de leurs effets peut aider à adopter des mesures de précaution, non pas pour les éviter dans la mesure où on ne le peut, mais pour en minimiser les dégâts. Mais il y a aussi une maîtrise de la nature à travers les objets techniques qui contribuent à exercer l'empire de l'homme sur la nature et à lui donner une tentation prométhéenne.

2.2. Décadence de l'absolutisme et méliorisme social

Au cours du siècle des Lumières, de nombreux penseurs analysent des problématiques liées à la liberté, à l'éducation, à la justice et au progrès des sociétés. Ils suscitent ou accompagnent des changements dans le monde social et politique. Jean-Jacques Rousseau s'attaque aux désordres des institutions qui ont corrompu les penchants naturels des hommes et qui protègent de manière scandaleuse les fripons, les oppresseurs. La pensée de Rousseau culmine dans la sphère politique par la recherche des principes d'une politique vertueuse, d'une société nouvelle. Son ambition est, par le medium du pacte originnaire, de faire de l'homme un individu-citoyen sans pour autant nier sa singularité : « Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque

associé, et par laquelle chacun, s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même, et reste aussi libre qu'auparavant » (J.-J. Rousseau, 2010, p. 129).

Montesquieu (2014, p. 314) voyant dans le despotisme une source de dégradation des hommes, un obstacle au « développement moral de l'humanité », posa la séparation des pouvoirs comme l'un des grands principes de protection des citoyens contre la tyrannie des gouvernants. Aux yeux de Kant, le despotisme est contraire à l'esprit des Lumières car il minorise ou infantilise les citoyens. Dans ce paternalisme despotique du pouvoir, « les sujets sont forcés de se conduire d'une manière simplement passive, à la manière d'enfants mineurs, incapables de distinguer ce qui leur est vraiment utile ou nuisible et qui doivent attendre simplement du jugement du Chef de l'État la manière dont ils doivent être heureux et simplement de sa bonté qu'également il le veuille » (E. Kant, 1994, p. 65). Contre ce gouvernement paternaliste, Kant voit la possibilité de trouver une solution judicieuse aux « laideurs » sociales et politiques dans « l'effort vers une constitution républicaine » (2011, p. 269). La république institue les conditions d'une liberté civile authentique et celles d'une contrainte non seulement légale mais aussi légitime. Elle limite l'abus du pouvoir, l'hostilité des individus envers leurs semblables et les prétentions des hommes à une liberté inconditionnelle.

Les Lumières ont été traversées par de nombreux événements politiques dont deux grandes révolutions politiques, la Révolution américaine et la Révolution française. La Révolution américaine a été l'insurrection des « nationalistes » des treize colonies d'Amérique contre le roi d'Angleterre. Elle a abouti en 1776 à la Déclaration d'indépendance qui a affirmé les droits inaliénables accordés par Dieu aux hommes : le droit à la vie, à la propriété, au bonheur, la liberté de parole, la liberté religieuse. Elle a justifié aussi le droit et le devoir de résistance lorsque ces droits sont bafoués par les pouvoirs politiques. D. Lacorne (1988, p. 869) ne se trompe donc pas quand il écrit que l'ambition des révolutionnaires américains était « de régénérer de l'intérieur une société coloniale corrompue par les vices politiques de la métropole ». Ce moment fondateur de la nation américaine a été préparé et accompli par des

hommes⁵ qui étaient des lecteurs de philosophes tels que Montesquieu, John Locke, Thomas Paine⁶. Emmanuel Kant a défendu le droit à l'indépendance des colonies d'Amérique et apporté son soutien à leur lutte. Pour lui la révolution est une action politique qui veut guérir d'un marasme ou d'une stagnation générale. Négateur du droit de résistance, Kant a appliqué une sorte de casuistique au cas de la Révolution américaine. Dans *Autocensure et compromis dans la pensée politique de Kant*, Domenico Losurdo (1993, p. 124) rapporte l'anecdote suivante : le philosophe de Königsberg n'a pas caché son admiration pour les révolutionnaires des treize colonies dont il a vanté avec enthousiasme l'action en face d'un Anglais. Ce dernier aurait été tellement blessé qu'il a voulu le provoquer en duel. Kant a même salué la révolte des Irlandais contre l'Angleterre, nourrissant même l'espoir publiquement que les Écossais leur emboîtent le pas. Outre la révolte des "nationalistes" des colonies d'Amérique, il y a la Révolution française.

La Révolution française a été une insurrection du peuple contre la monarchie de Louis XVI qui conduit à la prise de la Bastille en 1789. Elle devrait intéresser, selon Johann Gottlieb Fichte (1859, p. 47-48), l'humanité entière puisqu'elle a voulu sortir les hommes des « cachots du despotisme ». Elle a été un épisode épique dans la lutte pour les droits et la dignité de l'homme. La métaphore apollinienne est souvent reliée à la Révolution française, identifiée à des rayons de soleil après un long et désastreux orage. Elle symbolise l'effondrement de la citadelle de l'injustice et de l'arbitraire :

L'ordre ancien ayant pris, par une réduction symbolique, l'apparence d'une nuée obscure, d'un fléau cosmique, la lutte contre celui-ci pouvait se donner pour objectif, selon le même langage, l'irruption du jour. Lorsque l'évidence de la raison et du sentiment prend force de loi radieuse, toute relation d'autorité et d'obéissance qui ne se fonde pas sur cette base, est condamnée à n'être plus que ténèbres. (Jean Starobinski, 1979, p. 31).

L'un de ses actes symboliques et ultimes est la Déclaration française des droits de l'homme et du citoyen, sorte d'évangile politique. Elle proclame

⁵ Les Pères de la Révolution américaine sont, entre autres, John Adams, George Washington, James Madison, Benjamin Franklin, Patrick Henry, Thomas Jefferson.

⁶ Ces auteurs ont théorisé sur les droits de l'homme, sur le droit pour les peuples de choisir leurs dirigeants, sur le droit à la révolte.

l'égalité, la liberté et la fraternité. Albert Mathiez (1989, p. 13), tout en soulignant la « soudaineté irrésistible » de cette révolution sur ses auteurs, ses bénéficiaires et ses victimes, insiste sur la lente préparation qui l'a accompagnée. Elle a, en effet, selon lui, pris racine dans le divorce graduel entre les réalités et les lois, entre les institutions et les mœurs : « Les révolutions, les véritables, celles qui ne se bornent pas à changer les formes politiques et le personnel gouvernemental, mais qui transforment les institutions et déplacent la propriété, cheminent longtemps invisibles avant d'éclater au grand jour sous l'effet de quelques circonstances fortuites » (A. Mathiez, 1989, p. 13). Au plan politique, le 18^{ème} siècle est celui d'une lutte contre les monarchies de droit divin, le patrimonialisme et les idéologies qui minorisaient l'homme et qui voulaient le maintenir sous une tutelle permanente. Selon un de ses étudiants, Kant, le jour de la proclamation de la république en France, se sentit si comblé qu'il estima pouvoir mourir en paix.

La période des Lumières est celle d'une confiance en la raison, celle d'un bouillonnement intellectuel, scientifique, politique et philosophique, un espace de circulation d'idées en vue du progrès social et humain. Les Lumières ont voulu éclairer les hommes en leur apportant la connaissance et la maîtrise sur la nature, en leur enseignant leurs droits vis-à-vis de ceux qui pensaient qu'ils n'avaient ni voix, ni jugement, en sapant l'autorité de ces derniers. Mais trois idées nous semblent importantes à discuter à propos de ce phénomène culturel. Il s'agit de la croyance en l'unité et l'invariabilité de la raison, de l'affirmation de l'humanisme, notamment de l'humanisme kantien, et celle du caractère irréligieux ou de la propension à l'athéisme des Lumières. À travers ces phénomènes, il nous semble qu'on peut noter des propos, des idéologies ou des attitudes souvent violemment anti-rationalistes chez des figures emblématiques de cette période.

3. Ombres et « oublis » des Lumières

Le siècle qui passe pour avoir exalté l'homme et la raison a aussi, de notre point de vue, dispersé en éclats l'humanité même, semé des graines de déraison et promu des actes d'antihumanisme au point que l'on évoque souvent le concept d'anti-Lumières. Par "ombres" des Lumières, nous entendons la face

sombre de ce phénomène qui contraste avec l'image d'illumination que l'on en projette généralement. Par "oubli" ici nous faisons allusion à des omissions coupables, voire à des négations qui aboutissent à des trop dits, à de l'obscurantisme et à de la violence. Nous articulons cet aspect autour de deux points majeurs, à savoir d'abord la sous-humanisation des peuples exotiques et des femmes, ensuite l'intolérance intellectuelle et le terrorisme.

3.1. Sous-humanisation des peuples « exotiques » et de la femme

Ce sont surtout des penseurs du 18^{ème} siècle qui ont théorisé sur le Moyen-âge comme période sombre ou âge des ténèbres. Ils ont, pourtant, eux-mêmes succombé à des visions obscures. En effet, le siècle des Lumières fut celui de l'expansion d'un ethnocentrisme universaliste⁷, « postulat prétentieux et sournois » (R. Garaudy, 1975, p. 146.) que la culture occidentale est « le centre et la mesure de toute chose ». Les expressions de l'ethnocentrisme occidental sont l'eurocentrisme ou européocentrisme, l'impérialisme, le colonialisme et le racisme. Xavier Martin (2014) relève à cette époque une forte tendance à la sous-humanisation des « ethnies exotiques », notamment les Nègres. Des esprits, pour reprendre son expression, ont « malmené gravement l'égalité entre les hommes » et ouvert la voie à de « sulfureuses inégalités », à des « différences infinies » ou « prodigieuses ». L'empiriste David Hume, dont Kant (1999) se fait l'écho, au grand dam des faits, déploie son mépris contre les nègres en les suspectant de n'avoir ni art, ni science, ni objet manufacturé. Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1966) dans son anthropologie comparatiste tient des propos fort dégradants sur le nègre qu'il considère comme indocile, infantile, pris dans un état de barbarie et de sauvagerie.

On comprend alors qu'il présente le caractère du nègre comme déterminé par le manque de frein, le triomphe de l'arbitraire, l'absence de moment moral et qu'il voit en Afrique le théâtre des « manifestations les plus épouvantables de

⁷ Pierre André Taguief y voit « la fermeture sur soi, l'arrogance mêlée d'ignorance, l'intolérance à l'égard des normes culturelles autres que celles du groupe d'appartenance du sujet, voire le mépris pour tout ce qui n'est pas « nôtre ». D'une part, donc, le rejet, l'hostilité, l'aversion ; d'autre part, la mise à distance, la surdité culturelle ou l'infériorisation des « autres » que nous. »

la nature » (G. W. F. Hegel, 165, p. 168-169). Voltaire, selon Xavier Martin (2015, p. 53) est l'un des plus grands chorégraphes de cette macabre symphonie qui met les peuples exotiques aux lisières de l'espèce humaine. Si certains tentent de remettre en cause la judéophobie⁸ ou l'antijudaïsme outrancier de celui que l'on nomme parfois « l'humaniste de Ferney », sa négrophobie est indéniable. Des nègres, « ces vilains habitants d'un pays au bon climat », il évoque « leurs yeux ronds », « leur nez épaté », « la mesure même de leur intelligence » qui les sépare radicalement des hommes blancs. Les « allégations » de ces grands philosophes tiennent d'un refus du monogénisme, c'est-à-dire de l'unité génétique de toute l'espèce humaine, et subséquemment d'une mauvaise anthropologie orientée par des passions européocentristes largement répandues ou diffusées. L'idée que les penseurs des Lumières ont eu une grande faveur pour leurs semblables et qu'ils ont défendu l'égalité entre les hommes est une volonté de nier que cette époque fut aussi celle d'une culture du rejet de l'unité génétique des hommes. Rémi Brague (2015, p. 195) affirme avec pertinence que « les Lumières passent pour avoir été humanistes. En fait les auteurs qui les animent expriment souvent envers l'homme une défiance qui frise la misanthropie ». Contre la vision de l'exclusivisme anthropologique, quelques penseurs comme Abbé Henri Grégoire, Abbé André Sibire, Abbé Guillaume-Thomas Raynal⁹, Johann Gottfried Herder, le philosophe d'origine africaine Anton Wilhelm Amo¹⁰, Quobna Ottobah Cugoano, Olaudah Equiano¹¹

⁸ Il traita en public les Juifs de « francs ignorantins, imbéciles, emportés ».

⁹ Ces figures se sont dressées contre l'esclavage au nom de « l'unité de type dans l'espèce humaine, proclamée par la Révélation ». Selon ces humanistes, au grand crime d'avoir déporté les Africains, de les avoir enchaînés, on a décidé de flétrir leur couleur, de les ravalier au dernier rang des êtres humains. Ils critiquent la vanité et l'arrogance des Européens.

¹⁰ Originaire de la Gold Coast ce philosophe a vécu en Allemagne : il y a enseigné dans diverses universités allemandes.

¹¹ Quobna Ottobah Cugoano et Olaudah Equiano, esclaves affranchis, participent aux actions du mouvement abolitionniste, considérant la révolte contre l'esclavage comme un devoir. Ils voient la source de cette pratique inhumaine dans des institutions sociales, économiques, politiques pernicieuses et déconstruisent les arguments prétendument scientifiques (anthropologie physique, culturelle) et religieux (explication par la malédiction de Cham, passages bibliques qui autoriseraient l'esclavage). Ils démontrent que ces arguments reposent sur les plus sots préjugés et qu'ils encouragent l'inimitié entre les hommes.

ont soutenu une uniformité invariable de l'espèce humaine, les hommes étant sortis de la « même tige ».

Outre le refus de l'unité de la nature humaine, le siècle des Lumières a été marqué par une sous-humanisation de la femme. À cause de la différence anatomique, elle a été jugée inférieure à l'homme et réduite, pour beaucoup de penseurs des Lumières, à un "délassement passager" au service de la jouissance masculine ou à un matériau biologique reproducteur. Xavier Martin fait part du diagnostic assez curieux de l'infériorité intellectuelle de la femme au cours de ce siècle en faisant appel aux lectures de Helvétius et de Diderot. Le premier invoque l'absence d'une accoutumance à la réflexion ou à l'examen profond des choses. Pour le second, le manque de réflexion et de principes fermes expose l'entendement de la femme à la superficialité, à l'impossibilité d'une certaine profondeur de conviction. Xavier Martin résume ainsi l'explication qui prévalait en ce siècle : « Les fibres de la femme sont telles que ses sensations, trop évanescences, ne sont pas faites, sauf accident, ou sauf erreur de la nature, pour l'exhausser (mécaniquement, comme l'homme) jusqu'aux alpages de la pensée proprement dite : son esprit simplement papillonne et l'effort cérébral la rebute » (Xavier Martin, 2001, p. 147).

On retrouve aussi avec Jean-Jacques Rousseau, Emmanuel Kant et Georg Wilhelm Friedrich Hegel des thèses d'une infériorité ontologique et intellectuelle de la femme qui en fait un homme manqué. Rousseau estime qu'au nom de sa nature et pour lui permettre de développer ses potentialités, la fille doit être éduquée à être une bonne épouse et mère. Il critique les femmes d'esprit qui ne sont plus d'aimables femmes et qui sont le « fruit de l'éducation de mères non judicieuses qui veulent donner un démenti à la nature » (J.-J. Rousseau, 2012, p. 454). Kant lui-même estime que « la réflexion profonde », « la méditation longue et prolongée », « l'étude laborieuse » et « la cogitation morose » ne sont pas faites pour la femme, car elles affaiblissent ses charmes : « Une femme qui a la tête remplie de grec, comme Mme Dacier, ou qui discute à fond le mécanisme, comme la marquise du Châtelet, pourrait aussi porter une barbe ; car celle-ci exprimerait plus

visiblement encore l'air de profondeur qu'elles recherchent » (E. Kant, 1990, p. 122-123). Hegel établit une différence entre l'homme et la femme.

Cette dernière engendre subséquemment une différenciation de tâches entre eux : l'homme est fait pour la lutte contre le monde extérieur. Il est actif et transformateur. La femme, à cause de la passivité qui est inhérente à sa nature, doit être limitée à la vie privée et à la famille. Elle est, du reste, symbolisée par l'héroïne légendaire grecque Antigone qui est si attachée à la famille qu'elle est incapable de s'élever aux préoccupations universelles de l'État. La différence ontologique entre le masculin et le féminin, chez Hegel, va donc au-delà du monde familial car il aboutit à une exclusion de la femme des activités scientifiques, économiques et de la gestion de l'État. E. A. Plaignaud (2018, p. 38) évoque une invention par la philosophie des Lumières d'une « incapacité paradigmatique » de la femme « à atteindre la raison et la majorité politique », un refus de son autonomie. Ce mouvement intellectuel et culturel, selon elle, s'accompagne d'une « minorisation », d'une coercition des femmes, d'une conception de la femme comme « mauvais animal », « homme manqué » et comme objet de jouissance masculine. En somme, le siècle des Lumières a été celui d'une infériorisation de la femme. Contre les thèses d'un sous-équipement intellectuel et moral des femmes, Marie-Olympe de Gouges va se battre contre l'oppression des femmes par les hommes. Cette femme symbolise l'importance des efforts dans la représentation de soi, dans le façonnement de soi de la femme. Elle a invoqué la sagesse divine, le monde animal, le monde végétal, la matière organisée. Partout, selon elle, règne une harmonieuse collaboration entre les deux sexes et ni la force, ni les talents ne justifient l'empire tyrannique masculin ou la « préférence orgueilleuse » dont se parent les hommes :

L'homme seul s'est fagoté un principe de cette exception. Bizarre, aveugle, boursoufflé de sciences et dégénéré, dans ce siècle de lumières et de sagacité, dans l'ignorance la plus crasse, il veut commander en despote sur un sexe qui a reçu toutes les facultés intellectuelles ; il prétend jouir de la Révolution, et réclamer ses droits à l'égalité, pour ne rien dire de plus. (O. Gouges, 2021, p. 22).

Le point culminant de l'engagement de Marie-Olympe de Gouges a été un acte politique fort, à savoir la *Déclaration française des droits de la femme et de la citoyenne* de 1791. Il s'agit d'une proposition inspirée de *la Déclaration des*

droits de l'homme et du citoyen et qui voudrait remédier à l'oubli, l'exclusion de la femme de l'humanité par les révolutionnaires français. Cette Déclaration, après avoir énoncé que « l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de la femme, sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements » soutient que « la femme naît libre et égale à l'homme en droits » (O. Gouges, 2021, p. 23-24). Mais malgré ces considérations les tendances dominantes des Lumières ont été l'infériorisation des peuples exotiques et de la femme. Le point suivant concerne l'intolérance intellectuelle et le terrorisme qui ont aussi eu cours pendant cette période.

3.2. Intolérance intellectuelle, violence verbale et terrorisme

Le siècle des Lumières a été aussi, de manière surprenante, un temps de haine et d'égoïsme, même s'il est sans doute outrancier d'y voir, à la manière de J.-J. Rousseau (1959, p. 890), « un siècle haineux et malveillant par caractère », derrière la vitrine fraternelle de cette période régnait un climat d'intolérance, de haine et de fanatisme. Nous limitons ici notre analyse à deux aspects, la violence verbale et les convulsions d'anthropophages de la Révolution française.

Alors que le 18^{ème} siècle prétend célébrer la raison, promouvoir la connaissance, les débats, le droit à la critique, il est paradoxalement marqué par l'intolérance intellectuelle. De nombreux intellectuels et philosophes étaient habités par une haine ardente les uns pour les autres et se crachaient des injures. La fraternité de certains penseurs était comparable à celle de Caïn et Abel. Pour illustrer la haine entre intellectuels, nous convoquons la figure de Voltaire. On dit souvent du siècle des Lumières qu'il fut le siècle de Voltaire. L'homme de Ferney « s'est fait un nom et une clientèle dans la tolérance » (Xavier Martin, 2015, p. 77) mais fut très haineux à l'égard de ceux qui ne partageaient pas ses vues et n'étaient pas alignés sur sa vision. Il les nommait « bêtes puantes » et encourageait ses amis à chasser hardiment les bêtes puantes, à leur livrer une battue, à combattre « la canaille de la littérature ». Ainsi a-t-il nourri et poursuivi de sa haine des intellectuels comme Laurent Angliviel de La Beaumelle, Pierre Louis Moreau Maupertuis, Le Franc de Pompignan, Élie Catherine Fréron.

Voltaire reprocha à La Beaumelle de l'avoir critiqué à propos de la Révocation de l'édit de Nantes et de son amitié complaisante pour le roi de Prusse Frédéric II. Voltaire dont l'un des genres préférés était « l'invention meurtrière » va ressasser contre La Beaumelle en l'accusant faussement de crimes. Il travailla à le faire embastiller. Xavier Martin (2015, p. 44) soutient que l'homme de Ferney l'a fait emprisonner « sans jugement, pour le plaisir de la vengeance. Terribles représailles pour de simples froissements d'amour-propre ». Les six mois auxquels il fut condamné ont été jugés par Voltaire comme peine mineure. De sa prison, La Beaumelle traduisit ainsi ses souffrances morales et politiques en soulignant qu'il est injustement opprimé par Voltaire. Son jugement à propos de Voltaire est très sévère car il l'assimile à un imposteur, à un calomniateur auprès des rois ou des ministres.

L'agressivité voltairienne à l'égard de Maupertuis est sans doute l'un des tableaux les plus sombres de sa hargne contre ses adversaires. Les attaques ont persisté même douze ans après sa mort. Le patriarche de Ferney était jaloux de Maupertuis, astronome, naturaliste, mathématicien, physicien, philosophe, président de l'Académie de Berlin et membre de l'Académie française. Il se répandait en propos de dénigrement à son égard au point que Frédéric II fatigué de la haine, de l'indécence et la bassesse des attaques post mortem a exigé de Voltaire de ne plus parler du savant, de laisser en paix la froide cendre et les mânes de Maupertuis. Il lui recommanda de rougir pour son indignité, son impudence, son honneur, de gémir de la noirceur de son cœur impénitent, de ne pas s'acharner sur un mort, de ne pas imiter les vautours ou les corbeaux qui déchirent et se repaissent de charogne et surtout de prendre pour modèle ce savant. Le dernier exemple de celui de Jean-Jacques Le Franc de Pompignan, grand poète français du 18^{ème} siècle, qu'analyse Marion Sigaut¹² (2018) de manière admirable. Élu pour remplacer Maupertuis qui était mort, Le Franc de Pompignan fit un éloge à son prédécesseur à l'Académie française. Il a défendu dans son discours la vertu du savant contre les malfaisants qui l'ont harcelé et martyrisé à mort : vertu

¹² Marion Sigaut, 2018, *Le règne de la violence, des Lumières à la Révolution*, in <https://www.youtube.com/watch?v=HT49cMFEnLY>, consulté le 15 mai 2022 à 12 h 45.

patriotique car il a servi son pays et son roi, vertu intellectuelle car il fut un grand savant, vertu de l'honnête homme souillée par des méchants. Voltaire s'est déchaîné pour détruire Le Franc de Pompignan à travers des pamphlets, inondant Paris de poèmes féroces qui furent popularisés. On traita ainsi le poète de « menteur », d'« hypocrite », de « cagot », de « faux ami du peuple », de « faux dévot »,... Le Franc de Pompignan dût quitter Paris et ne put jamais siéger à l'Académie. La violence verbale de Voltaire à l'égard de ses adversaires était telle que dans une lettre à d'Alembert du 25 juillet 1771, Frédéric II se demanda à son propos comment tant de génie pouvait-il s'allier avec tant de perversité. Une des faces sombres des Lumières fut la terreur que développa la Révolution française. Le discours fraternel de ce fait politique majeur s'est accompagné de crimes, d'une « impressionnante explosion de haine et de cruauté » (Xavier Martin, 2015, p. 304), de terrorisme.

On entend par terrorisme « un ensemble d'opérations criminelles, de nature et d'importance variables, destinées à effrayer une population particulière en vue d'en obtenir des avantages politiques » (Michel Bounan, 2018, p. 7). Il s'agit de l'usage de la terreur à des fins politiques. Il existe, cependant, plusieurs types de terrorisme dont le terrorisme idéologique, le terrorisme politique, le terrorisme séparatiste, le terrorisme de guérilla, le terrorisme religieux.

Cependant, après les avoir écrasés, les romains firent crucifier deux mille zélotes pour dissuader les révoltés. Ainsi au « terrorisme d'en bas » des zélotes fut opposé le « terrorisme d'en haut » de l'État romain. Il est lié historiquement à l'expérience de la Terreur consécutive à la Révolution française et qui a sévi entre 1793 et 1794. Il s'agissait d'une violence qui prétendait protéger les idéaux de la Révolution. Son idéal a été perverti à travers des meurtres par guillotine, des massacres, des assassinats, des noyades, l'apologie de la négrophobie. La violence meurtrière frappe même des concepteurs, auteurs, théoriciens ou « faiseurs » de la Révolution. C'est ainsi que Condorcet, député de la Convention et grand artisan de la Révolution, fut accusé de trahison, incarcéré et assassiné. On lui reprochait ses critiques contre la nouvelle constitution proposée par les Jacobins et son opposition à l'exécution du roi XVI. Olympe de Gouges, vestale de la République et femme d'une pugnacité

rare, périt sur l'échafaud. Elle fut d'une certaine naïveté car elle avait pris la liberté révolutionnaire au pied, oubliant la phalocratie et la féodalité ambiante. Ses propos apportent un grand éclairage : « Je meurs, mon cher fils, victime de mon idolâtrie pour la Patrie et pour le peuple. Ses ennemis sous le spécieux masque du républicanisme, m'ont conduite sans remords à l'échafaud après cinq mois de captivité » (Olympe de Gouges, citée par Michel Faucheux, 2018, pp. 215-216). La Révolution de 1789 a détruit plusieurs centaines d'églises et exécuté plus de huit milles (8000) prêtres, religieux et religieuses, poussé plus de vingt milles (20000) prêtres à renoncer au sacerdoce. Jean de Viguierie (2008, p. 213) a sans doute raison quand il soutient que « l'histoire religieuse de la France pendant la Révolution est l'un des épisodes les plus dramatiques de l'histoire du christianisme ». Les Lumières ont prôné les idées de souveraineté et de liberté qui ont été célébrées par la Révolution française.

Ces principes hautement humanisants ne furent pas étendus aux Noirs à qui on appliqua le code noir, code raciste. Les Lumières ne mirent point un terme au commerce du « bois d'ébène », à savoir l'exploitation des esclaves nègres. Félix baron de Wimpffen, cité par Olivier Blanc (2003, p. 88-89) rapporte dans ses souvenirs de voyages dans les colonies françaises des Amériques ceci : « Les claquements de fouet, les cris étouffés, les gémissements sourds des nègres qui ne voient naître le jour que pour le maudire, qui ne sont rappelés au sentiment de leur existence que par des sensations douloureuses, voilà ce qui remplace le chant du coq matinal ». Les Nègres à Saint-Domingue ont été victimes de la violence des troupes de Napoléon qui se prenait pour un Thésée du droit mais qui profana les principes humanistes que prétendait défendre la Révolution de 1789. En somme, le 18^{ème} siècle a été une période de violences excessives et d'actes de terreur. Ce siècle va atteindre son point culminant avec la Révolution française. Elle a sa face tragique et sombre, ses dérives, ses omissions ou ses « oublis ».

Conclusion

La présente réflexion avait pour finalité une analyse des Lumières conçues de manière classique comme une période de confiance en la raison et en l'excellence humaine. En partant d'une clarification du concept prenant aussi

bien en compte le mythe, la métaphore et le symbole, nous avons quêté la signification et interrogé la vision irénique et jubilatoire qui apparait comme la conception la plus répandue du phénomène. Nous avons ainsi montré que la lumière symbolise le refus des ténèbres, la maturité et la fin des oppressions que l'enluminement apporte, l'avènement d'un nouveau jour. Le siècle des Lumières a été un âge de la diffusion du savoir, du droit et de la liberté et donc un combat contre la tyrannie ou le despotisme. Il a ainsi « hébergé » des révolutions aussi bien dans le domaine de la connaissance que dans celui de la politique qui sont les causes les plus fondamentales d'une amélioration de l'homme et de la société. Mais outre les bienfaits que les Lumières ont apportés aux hommes et à la société moderne, elles ont véhiculé des idées négatives, notamment à propos de l'unité des hommes, de la tolérance intellectuelle. Rousseau nommait ce siècle celui de la haine. Alain Pascal (2018, p. 466), lui, le qualifie de « siècle des ténèbres », de « siècle de l'obscurantisme » ou encore de « plongée vers les ténèbres ». Mais ces caractérisations nous semblent excessives. Les Lumières, comme les autres périodes de l'histoire de la philosophie, ont leur face dorée, leurs lueurs et leurs zones d'ombre. Il est alors inexact de se limiter au visage de beauté et de gloire qu'une certaine conception voudrait imposer. Mais, tout en se déprenant d'une représentation irénique des Lumières, il faut éviter aussi de tomber dans des obscurcissements erronés.

Références bibliographiques

ANCEAU Éric, 2022, *Les élites françaises : Des Lumières au grand confinement*, Paris, Éditions Alpha.

BOUNAN Michel, 2018, *Logique du terrorisme*, Paris, Éditions Allia.

BRAGUE Rémi, 2016, *Modérément moderne : les temps modernes ou l'invention d'une supercherie*, Paris, Flammarion.

CASSIRER Ernst, 1966, *La philosophie des Lumières*, trad. Pierre Quillet, Paris, Fayard.

COMTE-SPONVILLE André, 2001, *Dictionnaire philosophique*, Paris, PUF, 2001.

DESCARTES René, 1970, *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, Paris, Vrin.

DIDEROT Denis, 1964, *De l'interprétation de la nature*, XL, in P. Vernière (éd), *Cœuvres philosophiques*, Paris, Garnier.

DUMAS Jean-Louis, 1990, *Histoire de la pensée : Renaissance et siècle des Lumières*, Paris, Éditions Tallandier.

GABUT Jean-Jacques, 2011, « Le rite, ses fondements sociologiques et métaphysiques ou le rite, voie opérative de la spiritualité maçonnique », in *Points de vue initiatiques*, revue de la Grande loge de France, mars 2011, numéro 159.

FAUCHEUX Michel, 2018, *Olympe de Gouges*, Paris, Éditions Gallimard.

GASSENDI Pierre, 2001, *Vie et mœurs d'Epicure*, Éditions Alive.

GOUGES Olympe de, 2021, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne et autres textes*, Paris, Librairie générale française.

HORACE, 1934, *Épîtres*, trad. François Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres.

ISRAEL Jonathan, 2006, *Enlightenment contested : Philosophy, modernity, and the Emancipation of man, 1670-1752*, Oxford, Oxford University Press.

KANT Emmanuel, Mendelssohn, Moses, 2006, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, trad. Dominique Bourel et Stéphane Piobetta, Paris, Éditions Mille et une nuits.

KANT Emmanuel, 2011, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, trad. Michel Foucault, Paris, Vrin.

KANT Emmanuel, 1990, *Essai sur les maladies de la tête. Observations sur le sentiment du beau et du sublime*, trad. Monique David-Ménard, Paris, Éditions Garnier-Flammarion.

LA BOETIE, Etienne, 1983, *Discours de la servitude volontaire*, Paris, Garnier-Flammarion.

LOSURDO Domenico, 1993, *Autocensure et compromis dans la pensée politique de Kant*, trad. Jean-Michel Buée, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

MARTIN Christophe, 2017, *L'esprit des Lumières : histoire, littérature, philosophie*, Paris, Armand Colin.

MARTIN Xavier, 2020, *L'homme des droits de l'homme et sa compagne (1750-1850) : sur le quotient intellectuel et affectif du « bon sauvage »*, Poitiers, Éditions Dominique Martin Morin.

MARTIN Xavier, 2020, *L'homme rétréci par les Lumières : anatomie d'une illusion républicaine*, Poitiers, Éditions Dominique Martin Morin.

MARTIN Xavier, 2014, *Naissance du sous-homme au cœur des Lumières : les races, les femmes, le peuple*, Poitiers, Éditions Dominique Martin Morin.

MARTIN Xavier, 2015, *Voltaire méconnu : Aspects cachés de l'humanisme des Lumières (1750-1800)*, Poitiers, Éditions Dominique Martin Morin.

PASCAL Alain, 2018, *Le siècle des Rose-croix : Pascal contre Descartes*, Paris, Éditions des Cimes.

PLATON, *La République*, trad. Robert Baccou, Paris, GF Flammarion, 1966.

ROUSSEAU Jean-Jacques, 2010, *Du contrat social*, Paris, Éditions Honoré Champion.

ROUSSEAU Jean-Jacques, 2012, *Émile ou de l'éducation*, La Gaya Scienza.

SIGAUT Marion, 2018, « Le règne de la violence, des Lumières à la Révolution », in <https://www.youtube.com/watch?v=HT49cMFEnLY>, consulté le 15 mai 2022 à 12 h 45.

SISSA Giulia, 2000, *L'âme est un corps de femme*, Paris, Éditions Odile Jacob.

STAROBINSKI Jean, 1979, *1789 : Les emblèmes de la raison*, Paris, Flammarion.

SOMET Hélène, 2020, *Platon à la plage : l'invention de la philosophie dans un transat*, Malakoff, Dunod.